



Charles Baudelaire, daguerréotype, 1850 (couverture du livre "Le Revenant, aux éditions Allia)

LIVRES

Entretien avec l'homme qui a transformé Baudelaire en zombie

02/10/18 14h50

ABONNÉ

[edit](#) // [published](#) // [refresh](#)

nb vues : 133



PAR
Mathieu Dejean

Abonnez-vous
à partir de 1€

Dans "Le Revenant", Eric Chauvier imagine Charles Baudelaire revenu d'outre-tombe sous forme de zombi en 2018. En négatif, il révèle un Paris lugubre, consumériste et indifférent. Entretien avec un "anthropologue contrarié", persuadé que "la réalité a rattrapé la fiction" en matière d'épouvante.



Les 80 pages du livre *Le Revenant*, d'Eric Chauvier (Allia), nous ont illuminé ([lire notre critique](#)). L'auteur, anthropologue de profession, spécialisé dans l'urbanisme, y décrit pourtant Paris sous "un jour noir plus triste que les nuits" – un vers [emprunté](#) à Baudelaire, qu'il ressuscite sous forme de zombi loqueteux, très près de nous, en 2018. L'effet produit par cet anachronisme est dévastateur. Curieux de mieux connaître l'écrivain derrière cette résurrection intempestive, nous nous sommes entretenus avec Eric Chauvier.

Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de faire revenir Charles Baudelaire à Paris, sous forme de zombi, un 18 janvier 2018 ?

Eric Chauvier - Je me suis rendu compte que Baudelaire avait été l'observateur des changements de Paris sous Haussmann, sous le Second Empire. Les travaux ont commencé en 1852, et Baudelaire est mort en 1867. Pendant quinze ans, il a donc vu les gares apparaître, les boulevards se créer, et les principes mêmes de la grande ville moderne naître. Il était fasciné par ça. Pour moi c'est donc un témoin précieux, et je pense qu'il avait cinquante ans d'avance sur les sociologues qui plus tard ont écrit sur la ville.

C'est donc parti de cette idée que la poésie a une longueur d'avance sur les sciences humaines – alors même que je fais des sciences humaines, puisque je suis anthropologue. Je trouve que Baudelaire est plus puissant pour parler de la foule par exemple, qui est à la fois une menace et quelque chose de fascinant. J'avais envie de montrer cette fulgurance poétique. De plus, le ramener me permet de critiquer la ville d'aujourd'hui, et les effets du plan vigipirate renforcé, qui a complètement

changé nos comportements.

Pourquoi le faire revenir aussi près de nous dans le temps, dans ce "Paris de la disruption"? Vous cherchiez à en faire un révélateur de l'époque ?

Oui, complètement. Pour moi Baudelaire c'est l'oxymore, la beauté horrible. Il va toujours chercher la laideur dans ce qu'il y a de plus beau, et la beauté dans ce qu'il y a de plus laid. Cette époque, c'est aussi ça. Baudelaire est toujours pertinent, il est très révélateur de cette période, fascinante par sa modernité, mais totalement indifférente à l'isolement, à la déchéance. Il suffit de voir la [condition des crackers \[les consommateurs de crack, ndr\]](#) en ce moment, qui sont de plus en plus isolés. On peut mourir d'overdose dans Paris dans une indifférence générale. C'est assez proche de ce que nous disait Baudelaire, quand lui s'intéressait aux miséreux. Je pense que les sciences humaines ne peuvent plus dire grand chose là-dessus. La poétique, elle, le peut, en révélant le caractère vraiment enfoui derrière notre époque, derrière l'image qu'elle cherche à montrer d'elle. La poétique traque ce qu'on ne voit plus, et qui est épouvantable. C'est donc elle qui devait s'y coller.

"La poétique traque ce qu'on ne voit plus, et qui est épouvantable"

Dans votre livre, vous utilisez des extraits de poèmes de Baudelaire, qui se mêlent à votre texte pour décrire le Paris d'aujourd'hui. Vous trouvez que ses mots étaient prophétiques ?

J'essaye en effet de faire jaillir des images poétiques dans le Paris d'aujourd'hui. En relisant les *Tableaux parisiens* ou *Spleen de Paris*, je me rendais compte que c'était vraiment actuel. Dans "[A une passante](#)" par exemple, il décrit parfaitement bien comment on s'aime dans la ville, comment on peut croiser le regard d'une passante et en tomber amoureux. Mais tout cela est toujours ambivalent : la foule menace, mais en son cœur, cette passante surgit. Pour son côté visionnaire et son hypermodernité, Baudelaire est une arme poétique et critique très puissante aujourd'hui.

Qu'incarne spécifiquement ce poème, "A une passante", pour vous ?

Il incarne vraiment le pouvoir de la foule. "*La foule assourdissante autour de moi hurlait*": on comprend d'emblée qu'on est dans le registre de la menace. Cette question est très présente dans nos vies, quand on prend le métro par exemple, surtout dans cette ambiance post-terroriste. Baudelaire avait une longueur d'avance sur [Elias Canetti](#), qui a passé sa vie à parler de la puissance des foules. Il a aussi théorisé la flânerie. Le flâneur c'est celui qui possède l'art de jouir de la foule, qui peut ressentir le poids de son aliénation, et en même temps s'en extraire. C'est ce qui le rend si profondément actuel. Ce poème est emblématique, tout comme "[A une heure du matin](#)", qui traduit l'injonction hypocrite à jouer un rôle auquel nous contraind la vie sociale urbaine. Il avait cent d'avance.

Il est rare de lire des romans écrits par des anthropologues. Comment concevez-vous la littérature ? Pourquoi privilégiez-vous ce genre d'écriture ?

L'anthropologie, c'est mon job, mais les expertises de sciences humaines sont incapables de restituer fidèlement des situations où il y a une trop grande souffrance, comme chez les ados en Seine-Saint-Denis, avec qui j'ai passé beaucoup de temps. C'est là qu'il faut restituer de façon poétique leur mode de vie, et ne pas considérer que l'expertise est un monde fini, un monde clos. Il n'y a rien de pire que ça aujourd'hui : enfermer les gens dans une espèce de case d'expertise. Je pense au contraire qu'il faut restituer les singularités de leurs vies. On ne peut pas tout dire sur les gens. C'est pour ça que je suis un anthropologue un peu contrarié : je suis obligé d'aller vers la poétique, parce qu'elle permet de montrer qu'on ne peut pas tout dire, qu'on ne peut pas réduire les gens.

"Le film d'horreur était fait pour se faire peur. Désormais, malheureusement, la réalité - surtout dans Paris - a rattrapé la fiction"

Avec ce livre, vous faites de nouveau du zombi une figure politique, de critique

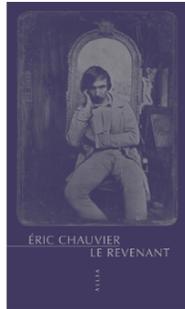
avec ce livre, vous faites de nouveau du zombi une figure politique, de critique sociale, comme dans les films de George Romero. C'était important pour vous ?

Oui, j'étais un grand consommateur de Romero pour le côté marxiste, lutte des classes, qu'il y avait dans ses films. Pour lui, le zombi était l'opprimé, et j'aimais bien cette image. C'est intéressant de la ramener aujourd'hui. Maintenant, je suis moins fan de films d'épouvante. Le film d'horreur était fait pour se faire peur. Désormais, malheureusement, la réalité - surtout dans Paris - a rattrapé la fiction. Je considère que je n'ai plus besoin de cette initiation : malheureusement le réel s'en charge pour nous. Mais j'aime les figures monstrueuses de George Romero, David Cronenberg et John Carpenter. C'est ma trilogie gagnante.

>> A lire aussi : "Mes films ont toujours proposé des paraboles politiques" : notre dernière interview avec George A. Romero

Ce livre a-t-il été écrit sous influence musicale ?

Je devais écouter, comme d'habitude, des morceaux d'un de mes groupes préférés, The Eighties Matchbox B-Line Disaster. Et finalement, cette musique très archaïque, primaire et à la fois très élaborée cadre bien avec Baudelaire.



Propos recueillis par Mathieu Dejean
Eric Chauvier, *Le Révenant*, éd. Allia, 80 p., 7,50 €2018